

SAINT EUGÈNE, ÉVÊQUE DE CARTHAGE, EN AFRIQUE, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS

L'an 505

Fête le 13 juillet

Quoique ce glorieux athlète de Jésus Christ soit né en Afrique, qu'il y ait été évêque, et qu'il y ait passé une grande partie de sa vie, la France, néanmoins, peut le revendiquer à juste titre, puisqu'il y a reçu l'hospitalité, et y est mort nous laissant ses saintes dépouilles.

Nous ne savons rien de l'enfance, ni de la jeunesse de saint Eugène; mais, tout ce que nous pouvons conjecturer, c'est que sa vertu et son ardeur pour la foi catholique le relevant au-dessus des autres fidèles, il fut appelé à l'état ecclésiastique, et consacré prêtre de l'église de Carthage, dans un temps où cette dignité, qui était comme une assurance du martyre, demandait un courage intrépide et une volonté résolue à donner son sang pour Jésus Christ. En effet, lorsqu'après la mort de Genséric, roi des Vandahs, Hunéric, son fils, qui lui avait succédé, permit aux catholiques de cette ville métropolitaine d'élire un évêque de leur communion, après vingt-quatre ans passés sans pasteur, ils jetèrent tous les yeux sur Eugène, citoyen de Carthage, croyant que dans la désolation générale où était l'Eglise d'Afrique, nul n'était plus capable que lui de s'opposer à la fureur des barbares, de réprimer l'effronterie des Ariens, de fortifier l'esprit des orthodoxes, de soutenir le poids de la persécution, et de servir d'exemple de patience dans les tortures, les supplices, la prison, l'exil et la mort.

Ils ne furent pas trompés dans leur attente car Dieu, qui avait choisi Eugène pour pasteur de son peuple affligé, lui donna toutes les qualités d'un saint évêque. On ne peut exprimer l'étendue et la perfection de sa charité. Il donnait chaque jour aux pauvres tout l'argent qu'il recevait, sans jamais en rien réserver pour le lendemain, à moins qu'il ne le reçût si tard, qu'il lui fût impossible de le distribuer le jour même. Les ressources se multipliaient entre ses mains car, quoique les catholiques eussent été dépouillés de tous leurs biens par les Vandales, Eugène trouvait encore moyen de faire de grandes aumônes; on ne pouvait expliquer sans miracles ces libéralités extraordinaires. Il se refusait presque tout à lui-même pour avoir de quoi assister les pauvres. Quand on lui représentait qu'il devait réserver quelque chose pour ses propres besoins, il avait coutume de faire cette réponse : «Le bon pasteur devant donner sa vie pour son troupeau, serais-je excusable de m'inquiéter de ce qui concerne mon corps.»

**LE BON PASTEUR
DEVANT DONNER SA VIE
POUR SON TROUPEAU,
SERAIS-JE EXCUSABLE DE
M'INQUIÉTER DE CE QUI
CONCERNE MON
CORPS.**

L'éclat de sa sainteté éblouissant les yeux des hérétiques, ils commencèrent à se repentir d'avoir souffert son élection, et à le persécuter

ouvertement. Le roi lui défendit de prêcher au peuple et de souffrir dans son église des hommes et des femmes habillés en Vandales. Eugène ne se troubla point de cette défense, mais répondit constamment que l'église étant la maison de Dieu, elle devait être ouverte à tous ceux qui venaient l'adorer. Hunéric irrité de cette réponse, fit mettre des bourreaux à la porte de l'église aussitôt qu'ils y voyaient entrer des hommes ou des femmes vêtus à la vandale, ils les tiraient avec violence avec des crochets qui leur arrachaient les cheveux et même la peau de la tête; cette cruauté fit perdre la vue à quelques-uns et la vie à plusieurs autres. Ils conduisaient ensuite par la ville les femmes à qui les cheveux et la peau avaient été ainsi arrachés, pensant par ce spectacle effroyable ébranler les catholiques et leur faire quitter leur religion mais, comme il n'y eut aucune de ces saintes Martyres qui ne se réjouît de souffrir ce tourment ignominieux pour l'honneur de Jésus Christ, leur exemple, bien loin d'abattre le courage des fidèles, les anima au contraire à demeurer constants dans la confession de la Trinité consubstantielle du Père, du Fils et du saint Esprit.

Ensuite, Hunéric, pour réduire les officiers de sa cour qui étaient catholiques, les priva de leurs gages, de vivres même, et les soumit aux travaux de la campagne par une chaleur dévorante. C'était un supplice qui devait être intolérable à des personnes délicates; mais la grâce les rendit triomphants des faiblesses de la nature, et tous endurèrent ces souffrances avec joie. Il y avait parmi eux un homme qui, depuis plusieurs années, ne se pouvait servir d'une de ses mains; ces barbares le pressèrent plus que les autres de travailler. En cette extrémité, il se mit en prières avec ses compagnons, et Dieu les exauçant, rendit le mouvement et la vie à cette main paralytique. Ce n'était là que le prélude de la persécution générale. Hunéric, après avoir fait mourir ses parents les plus proches, pour assurer le royaume à ses enfants, fit défense expresse à tous ceux qui ne seraient pas ariens, de servir dans son palais ou d'exercer des fonctions publiques.

On ne saurait dire quelle était la sollicitude de notre saint pilote dans une tempête si furieuse. Dans la crainte que quelqu'un des fidèles, par l'appréhension des supplices et de la mort, ne se relâchât de son devoir, il s'imposait des fatigues continuelles pour les visiter, les consoler, les fortifier, les relever dans leur abattement, et les remplir de la pensée et de l'espérance des biens éternels. Les catholiques de la cour, soutenus par ses exhortations et par la grâce de Dieu, se montrèrent fermes jusqu'au bout dans leur épreuve, il fallut les condamner au bannissement. Il n'y en eut pas un seul qui ne partît joyeusement d'Afrique pour passer dans les îles de Sicile et de Sardaigne, où, néanmoins, ils savaient qu'ils seraient traités très cruellement. Cependant, la fureur d'Hunéric s'allumant toujours de plus en plus, il résolut de s'attaquer aux prêtres et aux évêques, afin que les pasteurs étant opprimés, il fût plus aisé de disperser et d'égorger les ouailles. Mais craignant que l'empereur Zénon ne traitât à Constantinople les évêques et les prêtres ariens de la même manière qu'il traiterait les catholiques en Afrique, il chercha des inventions pour les faire périr sous d'autres prétextes que celui de la religion. Un de ses artifices fut de faire assembler toutes les vierges consacrées à Dieu, et de les contraindre, par des supplices horribles, à dire que les évêques et les ecclésiastiques avaient abusé d'elles et les avaient corrompues. En effet, on les

suspendit en l'air avec des cordes, on leur mit des poids fort pesants aux pieds, et on leur brûla le sein, le dos et les côtes avec des lames de fer tout ardentes mais toutes ces cruautés ne purent jamais arracher de la bouche de ces saintes filles une si noire calomnie, qui, en noircissant les ministres de Jésus Christ les eût elles-mêmes couvertes d'opprobre et d'infamie. La plupart moururent dans les tourments, et celles qui y survécurent, demeurèrent courbées tout le reste de leur vie.

Cette détestable invention n'ayant pas réussi, Hunéric leva entièrement le masque et relégua tout d'un coup dans les déserts des évêques, des prêtres, des diacres et d'autres catholiques, au nombre de quatre mille neuf cent soixante-seize; les uns étaient accablés de maladie, et d'autres si avancés en âge, qu'ils en étaient devenus aveugles. Parmi ces derniers se trouva saint le évêque d'Abbir, qui avait quarante-quatre ans de prélature, et était tellement paralytique de tous ses membres, qu'il n'avait pas même l'usage de la langue. On pria le roi de l'exempter de ce voyage, puisqu'il était impossible de le transporter, et que sa mort ne pouvait guère tarder. Mais ce cruel répondit fièrement : «Si on ne le peut pas porter, qu'on lui attache les pieds avec des cordes à un couple de bœufs, et qu'on le traîne au lieu que j'ai ordonné !» Ainsi, nul de cette sainte troupe ne fut exempt d'un édit si inhumain. Nous nous étendrions trop si nous nous arrêtons à décrire les maux qu'ils endurent en chemin, les outrages que leur firent ces barbares, la privation de tout secours où ils furent réduits, et surtout la avec laquelle ils souffrirent une persécution si terrible. On voyait des femmes porter ou traîner leurs enfants, qui n'étaient encore que de petits clercs, à la suite des saints confesseurs, afin qu'ils ne fussent pas privés de la participation de leurs couronnes. On voyait de vénérables vieillards se traîner, ramper pour ainsi dire sur la terre pour ne point se séparer de cette bienheureuse armée de serviteurs de Jésus Christ. Si la faiblesse ou la maladie en arrêtaient quelques-uns, aussitôt les soldats les piquaient avec la pointe de leurs javelots, ou leur jetaient des pierres pour les forcer de marcher plus vite enfin, on les mit entre les mains des Maures, qui les menèrent dans une forêt, où la plus grande partie mourut, soit des plaies qu'ils avaient reçues, soit de faim, de soif et de toutes sortes de misères. Rien de plus touchant que les tristes adieux du peuple de Carthage à ses prêtres il les accompagna aussi loin qu'il put, et leur disait les larmes aux yeux : «A qui nous laissez-vous en courant au martyre ? Qui baptisera nos enfants ? Qui nous donnera la pénitence ? Qui nous délivrera de nos péchés par le bienfait de la réconciliation ? Qui nous enterrera après la mort ? Qui offrira le divin sacrifice avec les cérémonies ordinaires ? Que ne nous est-il permis d'aller avec vous ?»

Saint Eugène n'ayant pas été compris dans ce premier édit, était demeuré à Carthage, où il continuait toujours d'encourager les fidèles et de les enflammer du désir du martyre. Mais on continua de le persécuter de diverses manières. Ainsi, le jour de l'Ascension, 19 mai de l'an 483, pendant que notre saint prélat célébrait les saints mystères en son église cathédrale, on y apporta un ordre du roi, qui commandait à tous les évêques d'Afrique qui croyaient la consubstantialité du Verbe, de se trouver à Carthage le 1^{er} février suivant, pour discuter avec ses vénérables évêques (c'est ainsi qu'il appelait ceux de sa secte), sur la foi qu'ils défendaient, et la prouver par les saintes Ecritures. Son

dessein dans ses paroles était très malicieux car il savait bien que les évêques catholiques ne pouvaient alléguer un passage de l'Écriture où se trouvât le mot de consubstantiel; ils seraient donc obligés, ou de renoncer à ce mot et au dogme qu'il exprime, ou bien il aurait un prétexte de les persécuter, puisqu'ils auraient méprisé l'Écriture. La lecture de cet ordre affligea beaucoup toute l'assemblée des fidèles; la joie de la fête fut changée en deuil, les cantiques en lamentations, les prières en gémissements et en larmes. On délibéra néanmoins sur ce qu'il y avait à faire en une conjoncture si pressante, et tous décidèrent que saint Eugène présenterait une requête pour tâcher de détourner cette conférence publique, ou de la rendre aussi utile aux catholiques que les Ariens la leur voulaient rendre dommageable. Elle contenait donc que les catholiques ne fuyaient nullement la discussion, ayant toujours été les premiers à la demander; mais, comme la cause de la foi était commune à toutes les Églises, ils ne pouvaient pas y entrer sans le su et la participation des évêques d'outre-mer. Ainsi, les catholiques priaient le roi, s'il souhaitait une conférence sur la religion, de trouver bon que les évêques des autres pays s'y trouvassent, afin que la décision se fît du consentement universel des prélats. Hunéric répondit : «Qu'Eugène me fasse monarque de tout l'univers, et je lui accorderai ce qu'il demande». – «Cela n'est point nécessaire, dit Eugène; il suffit que le roi écrive à ses amis», c'est-à-dire au roi d'Italie, qui était Odoacre, prince arien, «de laisser venir les évêques, et moi j'écrirai à nos collègues» (il entend les évêques d'Italie, des Gaules et des Espagnes) «pour les prier de faire ce voyage, afin qu'étant tous assemblés, et surtout celui de l'Église romaine qui est le chef de toutes les Églises, ils lui montrent la véritable foi». Cette proposition était très raisonnable, puisqu'on ne pouvait tenir une assemblée pour décider un point fondamental de la foi, sans que tous les évêques, et surtout celui du premier Siège, en fussent avertis; mais notre saint prélat songeait encore à une autre utilité c'était que les évêques étrangers, ayant vu de leurs propres yeux l'oppression où était l'Église d'Afrique, en auraient rendu témoignage partout et lui auraient peut-être procuré quelque remède. Cependant Hunéric, irrité de cette réponse, envoya plusieurs évêques en exil, après les avoir fait fouetter et bâtonner très cruellement; il défendit aussi à tous ses sujets de manger avec les catholiques ce que la divine Providence permit, afin que les orthodoxes ne fussent pas corrompus par le trop grand commerce avec les hérétiques.

Au reste, Dieu, pour relever leur courage et les confirmer de plus en plus dans la foi de la très sainte Trinité, fit un grand miracle par les prières de saint Eugène. Il y avait dans Carthage un aveugle nommé Félix, qui était connu de tout le monde; il fut averti par Dieu, dans trois visions, d'aller se présenter à l'évêque Eugène, lorsqu'il bénirait les fonts baptismaux, afin qu'il lui rendît la vue par l'imposition de ses mains. Il se fit donc conduire à l'évêque, et, lui ayant exposé l'ordre qu'il avait reçu du ciel, il le conjura, avec larmes, de ne pas lui refuser une grâce qui ne dépendait plus que de sa bonté. Saint Eugène le repoussa d'abord, lui disant qu'il n'était pas un homme à faire des miracles, et que ses péchés étaient trop grands pour prétendre une chose si difficile et si élevée au-dessus de la nature; mais l'aveugle le pressant toujours plus instamment, il se rendit enfin à ses prières, et fit le signe de la croix sur ses yeux dans le même moment la vue lui fut rendue, au grand étonnement de

tout le peuple qui était présent. Ce miracle se répandit aussitôt dans toute la ville. Hunéric, qui en fut informé, voulut s'en assurer par lui-même et fit venir l'aveugle. Il employa toutes sortes de moyens pour reconnaître la véracité du fait ou plutôt pour en obscurcir la gloire mais il n'y trouva rien que de très sincère et très véritable. Les Ariens, outrés de dépit, vinrent le trouver, lui dirent que ce n'était qu'un effet de magie, et qu'Eugène y était fort savant. Il fut assez aveugle ou plutôt assez impie pour le croire aussi, bien loin de diminuer la persécution, il l'augmenta encore et conçut une haine mortelle contre notre Saint.

Le jour de la conférence étant arrivé, plusieurs évêques orthodoxes se trouvèrent à Carthage. Hunéric, pour les intimider, en fit d'abord arrêter un, nommé Létus, qui était un des plus savants du clergé, et, par la plus grande de toutes les perfidies, il le fit brûler tout vif au milieu de la ville. Mais son exécution donna plus d'envie que de crainte aux autres évêques, qui eussent souhaité de l'accompagner dans son supplice. Toutes choses se passèrent dans cette assemblée avec une injustice et une violence extrêmes : on fit tenir debout tous les prélats catholiques, on leur donna à chacun cent coups de bâton, on leur refusa des juges et des notaires qui pussent rendre témoignage de ce qui s'y passerait; et l'impie Cyrola, qui se disait patriarche des églises ariennes d'Afrique, y vint avec la pompe et la majesté d'un prince, et s'y assit sur un trône élevé, comme s'il eût été le maître de tous les évêques. Les prélats étant assemblés dans un ordre si inique, c'eût été avec beaucoup de justice que les orthodoxes eussent refusé d'entrer en discussion : mais, bien loin de le faire, ils pressèrent eux-mêmes de la commencer. Les Ariens, qui ne la voulaient pas, la rompirent sur de faux prétextes, et firent croire au roi que les catholiques les y avaient contraints.

Saint Eugène, qui avait prévu cet artifice, s'adressa lui-même au roi, et lui présenta un écrit où toute notre foi touchant le mystère de la Trinité consubstantielle était admirablement bien expliqué. Cette précaution ne servit de rien. Huneric, qui ne cherchait qu'un prétexte de ruiner la religion, fit aussitôt publier un édit (484), par lequel les églises des catholiques étaient fermées, leurs biens confisqués, leurs assemblées défendues et leurs écrits condamnés au feu. De sorte qu'il fallait se résoudre, ou à suivre l'impiété des hérétiques, ou à laisser en proie sa maison, ses biens et ses charges. La cruauté du tyran n'en demeura pas là on tourmenta corporellement ceux qui ne voulurent pas se rendre à ses injustes prétentions; on dépouilla publiquement d'illustres africaines; on coupa la main droite et la langue à un grand nombre de catholiques, qui, s'étant retirés à Constantinople, ne laissaient pas de parler aussi bien que s'ils eussent eu une langue. Il y eut même parmi eux un jeune garçon, muet de naissance, qui commença à parler aussitôt que la langue lui eût été coupée. Presque tous les évêques, qui étaient demeurés à Carthage, et dont ce prince barbare avait pris tous les biens, furent chassés de la ville, sans qu'on leur permît d'emporter ni vivres, ni argent, ni habits et, ce qui surpasse toute croyance, on défendit à toutes sortes de personnes de les recevoir dans leurs maisons, leurs granges et leurs étables, ni de leur donner à manger, afin qu'errant misérablement dans la campagne, sans pain et sans toit, ils périssent de faim et de toutes sortes d'incommodités.

Quoique réduits à aller mendier leur vie et à demeurer exposés aux injures de l'air autour des murs de la ville, ils résolurent de ne point s'en éloigner, de crainte qu'on ne dît qu'ils avaient évité le combat. Il arriva dans ces circonstances que le roi sortit pour aller voir des réservoirs; tous les évêques allèrent au-devant de lui, en disant : «Qu'avons-nous fait pour être traités ainsi ? Si l'on nous a assemblés pour une conférence, pourquoi nous dépouiller, nous maltraiter, nous priver de nos Eglises et de nos maisons, nous faire mourir de faim et de froid, nous chasser de la ville et nous réduire à coucher sur le fumier ?» Hunéric les regardant d'un œil courroucé, et sans écouter leurs remontrances, commanda à ses gardes à cheval de courir sur eux. Plusieurs furent blessés, principalement les vieillards et les faibles.

Cependant, comme saint Eugène, avec saint Vindémial et saint Longin, dont le bannissement avait été un peu différé, à cause du respect qu'on avait universellement pour eux, continuaient de faire de grands miracles, Cyrola, chef des Ariens; ne pouvant prouver la fausseté de ces miracles, résolut d'en faire un en apparence, pour se conserver le crédit qu'il avait parmi les siens. Il donna donc cinquante pièces d'or à un pauvre homme, à condition qu'il contreferait l'aveugle, et que, se trouvant sur son passage dans une place publique, il le prierait, au nom de Dieu, de lui mettre la main sur les yeux, et de lui rendre la vue. La chose étant ainsi concertée, Cyrola, qui se fit alors accompagner des trois prélats que nous venons de nommer, passa, comme par hasard, devant ce faux aveugle, qui, ayant le mot, s'écria aussitôt : «Ecoute-moi, bienheureux Cyrola, exauce-moi, saint prêtre de Dieu prends pitié de mon aveuglement, fais-moi ressentir le pouvoir que Dieu t'a donné, et que tant de lépreux, d'estropiés et de morts ont éprouvé». L'hérétique, s'arrêtant à ces paroles, lui dit : «Pour preuve que la foi que nous professons est véritable, que tes yeux à cet instant soient ouverts». Dieu entendit ce blasphème et, pour en faire voir l'impiété en présence de la foule que l'hérétique avait fait assembler exprès pour être témoin de son miracle imaginaire, il rendit véritablement aveugle celui qui faisait semblant de l'être, et lui causa une si grande douleur aux yeux, qu'il ne pouvait pas la supporter.

Ce coup de la justice divine découvrit toute la fourberie, car ce misérable, sentant la violence de cette douleur, et se voyant privé de la vue, commença à crier que Cyrola l'avait corrompu, et lui avait donné de l'argent pour faire l'aveugle, et que, ne l'étant pas, il l'était devenu par une juste punition de Dieu. «Imposteur, disait-il à cet impie, tu as voulu tromper les hommes, et Dieu t'a justement confondu. Tu as voulu faire semblant de me rendre la vue, et tu es cause que je ne vois plus voilà l'argent que tu m'as donné, rends-moi la vue que tu m'as ôté». Mais la puissance de Dieu n'en demeura pas là elle acheva le miracle, elle rendit le triomphe parfait car, le nouvel aveugle s'étant tourné vers les évêques catholiques, et les ayant supplié d'avoir pitié de lui, quoiqu'il fût indigne de toute miséricorde, ils lui dirent : «Si tu as la foi, toutes choses sont possibles à celui qui croit». – «Je crois, répondit-il, en Dieu le Père tout-puissant en Jésus Christ, Fils de Dieu, égal à son Père au saint Esprit, coéternel et consubstantiel au Père et au Fils celui qui ne croit pas qu'ils ont tous trois une même substance et une même divinité, qu'il souffre le même châtiment que j'endure.» Sûr cette confession, les évêques se déférèrent l'un à l'autre l'honneur de faire le signe de la croix sur ses yeux. Enfin, Vindémial et

Longin mirent leurs mains sacrées sur sa tête, et saint Eugène fit le signe de la croix, et dit tout haut : «Au nom du Père, et du Fils, et du saint Esprit, un seul vrai Dieu en trois personnes égales en puissance et en majesté, que tes yeux soient ouverts et recouvrent la vue». Aussitôt que la dernière parole fut prononcée, la douleur de ce misérable cessa, et il commença de voir clair comme auparavant. Un si grand prodige couvrit les Ariens de honte, et donna sujet aux catholiques de leur reprocher les ténèbres de leur hérésie et la malignité de leur imposture.

Hunéric, au lieu de reconnaître par là la fausseté de l'arianisme, et de se convertir, entra dans une plus grande fureur contre les trois évêques qui venaient de confondre cette hérésie d'une manière si éclatante. Il fit appliquer la torture Vindémial et Longin on les tourmenta cruellement, en les piquant avec des aiguillons, en les brûlant avec des torches ardentes, et en leur déchirant le corps avec des ongles de fer, et enfin il les fit mettre à mort. Pour saint Eugène, il le condamna à avoir la tête tranchée, donnant néanmoins un ordre secret au bourreau de ne pas exécuter cet arrêt, si à l'instant qu'il aurait levé le bras pour le décapiter, il le voyait résolu de souffrir la mort, parce qu'il ne voulait pas qu'il fût honoré des chrétiens comme martyr. On mena donc Eugène sur l'échafaud, et on le mit en état de recevoir le coup mais comme il parut alors plus constant que jamais, et qu'il protesta même qu'il regardait cette mort comme une entrée bienheureuse à la vie éternelle, il fut aussitôt délié et relégué dans un petit lieu désert, vers la ville de Tripoli.

Ce fut là qu'il souffrit un martyre bien plus cruel que la mort. Cette province avait pour gouverneur un homme fier et barbare, appelé Antoine, qui se fit un plaisir d'avoir en sa puissance ce saint évêque, pour assouvir sa passion contre lui. Il le fit enfermer dans un cachot fort étroit, où il ne permit à personne d'y aller et de le consoler.

Le confesseur invincible de Jésus Christ avait trouvé moyen, avant d'y entrer, d'écrire aux fidèles de Carthage une lettre brûlante du zèle et du feu de l'amour divin, pour les affermir dans la profession de la foi catholique, contre toutes les menaces et tous les supplices des hérétiques. «Je vous demande avec larmes, dit-il, je vous exhorte, je vous conjure, par le redoutable jour du jugement et par la lumière formidable de l'avènement de Jésus Christ, de rester fermes dans la profession de la foi catholique. Conservez la grâce d'un seul baptême et l'onction du chrême. Que personne d'entre vous ne souffre qu'on le rebaptise». Il parlait de la sorte, parce que les Ariens d'Afrique, semblables aux Donatistes, rebaptisaient ceux qui embrassaient leur secte. Il protesta aux fidèles qu'en cas qu'ils soient inébranlables, l'éloignement et la mort ne l'empêcheront point de leur être uni en esprit; mais qu'il sera innocent du sang de ceux qui périront, et que sa lettre sera lue contre eux devant le tribunal de Jésus Christ. «Si je retourne à Carthage, ajoute-t-il, je vous verrai en cette vie; si je n'y retourne pas, je vous verrai en l'autre. Priez pour nous, et jeûnez, parce que le jeûne et l'aumône ont toujours fléchi la miséricorde de Dieu mais souvenez-vous surtout qu'il est écrit que nous ne devons pas craindre ceux qui ne peuvent tuer que le corps».

Lorsqu'il se vit renfermé, il s'appliqua entièrement à mériter les grâces du ciel à son peuple par ses gémissements et ses prières. Ne se contentant pas des incommodités de sa prison et des mauvais traitements qu'on lui faisait à

tous moments, il y ajouta des austérités volontaires, portant une haine très dure, et couchant sur la terre nue. Après quelque temps d'une vie si pénible, il tomba dans une paralysie qui le mit à deux doigts de la mort. Antoine, en étant averti, vint aussitôt à sa prison, non pas pour le soulager ni pour prendre part à sa peine, par les sentiments d'une compassion naturelle, mais pour repaître ses yeux par le spectacle de ses douleurs. Il voulut même hâter sa mort, en lui faisant mettre du vinaigre dans la bouche. Mais, ce qui devait avancer la fin de ses jours, lui rendit la santé par un effet miraculeux de la divine Providence. Ainsi, notre Saint demeura banni et prisonnier jusqu'à la mort d'Hunéric, qui fut la plus tragique et la plus détestable que l'on ait jamais vue sur la terre car saint Victor d'Utique dit que les vers le mangèrent et le consumèrent tout vivant. Saint Grégoire de Tours ajoute qu'il entra en frénésie, qu'il mangea ses propres membres, et que le soleil s'éclipsa à sa mort des trois quarts de son globe, comme pour témoigner une horreur de ses crimes; et saint Isidore de Séville écrit que les entrailles lui sortirent du corps, et qu'il eut la même fin que le misérable Arius, dont il avait soutenu si fortement la doctrine.

Saint Eugène de Carthage fut rappelé à son Eglise en 487, par Gondamond, la troisième année de son règne. La dixième, ce prince, à la prière de saint Eugène, ouvrit les églises des catholiques, et rappela d'exil tous les prêtres du Seigneur. Ainsi les églises furent ouvertes dix ans et demi depuis qu'elles avaient été fermées en vertu de l'édit d'Hunéric. Gondamond étant mort en 496, son frère Thrasimond lui succéda. Quoiqu'il fit profession de chercher la vérité des dogmes dans l'Ecriture, Dieu ne permit point qu'il la trouvât. Il s'appliqua, pendant son règne, à pervertir les catholiques, non par la rigueur des supplices, mais en donnant à ceux qui embrassaient l'arianisme, de l'argent, des honneurs, des emplois, et en leur accordant l'impunité de leurs crimes. Mais outre l'artifice et les séductions, il fit employer aussi, par ses ministres, la rigueur des persécutions. Ils arrêtaient saint Eugène à Carthage, et le condamnèrent à perdre la vie avec saint Vindémial et Longin. Saint Vindémial, qui était évêque de Capse en Afrique, mourut par l'épée mais le tyran enviant la couronne du martyr à saint Eugène, lui fit demander, dans le moment qu'il allait être décapité, s'il était donc résolu de mourir pour la foi catholique. Le saint évêque répondit qu'il l'était, et que c'était vivre pour l'éternité, que de mourir pour la justice. Alors Thrasimond fit arrêter l'épée et relégua notre Saint à Albi, villa archiépiscopale, dans le haut Languedoc, province qui obéissait encore à Alaric, roi des Goths, arien de même que Thrasimond.

Ce fut là que Dieu, après avoir accordé quelque temps de repos à son fidèle serviteur, qui avait si généreusement combattu pour sa gloire, termina enfin tous ses combats par un heureux décès. Son âme alla dans le ciel recevoir la couronne de la confession et du martyr qu'il avait si justement méritée, et son corps fut enseveli avec beaucoup d'honneur dans le monastère qu'il avait fait bâtir à Viance, près d'Albi, lequel a pris depuis le nom du saint martyr Amarand, enterré dans ce lieu. Ce fut le 13 juillet de l'année 505. Saint Grégoire de Tours assure qu'il se fit plusieurs miracles à son tombeau.

